

## Document

### Oscar Wilde : Le portrait de Dorian Gray

« Ce portrait serait pour lui le plus magique des miroirs ».

Au moment où il tournait la poignée de la porte, son regard tomba sur son portrait peint par Basil Hallward. Il sursauta et recula, comme saisi d'étonnement. Puis il passa dans sa chambre, l'air quelque peu perplexe. Après qu'il eut ôté la fleur qui décorait la boutonnière de sa jaquette, il parut hésiter. Finalement, il rebroussa chemin, s'approcha du tableau, et l'examina. Eclairé par le peu de lumière que laissaient filtrer les stores de soie crème, le visage lui parut légèrement changé. L'expression avait l'air différente. On aurait dit que la bouche présentait une touche de cruauté. C'était assurément étrange.

Il se retourna et, allant jusqu'à la fenêtre, il releva le store. L'éclat de l'aube inonda la pièce et chassa vers les recoins obscurs les ombres fantastiques, qui s'y immobilisèrent, frissonnantes. Mais l'expression étrange qu'il avait remarquée sur le visage du portrait semblait y persister, s'y intensifier même. La lumière du jour, ardente, palpitante, lui montrait les plis de cruauté autour de la bouche aussi clairement que s'il s'était regardé dans un miroir après avoir commis une action abominable.

Il tressaillit et, prenant sur la table une glace ovale encadrée de cupidons d'ivoire, un des multiples cadeaux de Lord Henry, il jeta un regard rapide sur ses profondeurs polies. Aucun pli semblable n'abîmait ses lèvres rouges. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il se frotta les yeux, vint tout près du tableau, et l'examina de nouveau. Lorsqu'il observait le portrait lui-même, il ne remarquait aucun indice de changement, et cependant l'expression tout entière s'était indubitablement modifiée. Ce n'était pas simple imagination de sa part. Le fait était atrocement visible.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et se mit à réfléchir. En un éclair il se rappela soudain ce qu'il avait dit dans l'atelier de Basil Hallward le jour de l'achèvement du portrait. Oui, il se le rappelait parfaitement. Il avait exprimé un vœu insensé : que lui-même pût rester jeune et le portrait vieillir ; que sa beauté à lui échappât à toute flétrissure et que le visage fixé sur la toile portât le fardeau de ses passions et de ses péchés ; que l'image peinte fût marquée des rides de la souffrance et de la méditation, mais que lui conservât l'éclat délicat, le charme et la beauté de son adolescence alors à peine consciente d'elle-même. Se pouvait-il que son vœu eût été exaucé ? De pareilles choses étaient impossibles. Il paraissait monstrueux de simplement y songer. Et pourtant, le portrait était là, sous ses yeux, avec, sur la bouche, la touche de cruauté. [...]

Pourtant le portrait le regardait avec son beau visage abîmé et son sourire cruel. Ses cheveux éclatants brillaient dans le soleil matinal. Ses yeux bleus rencontrèrent les siens. Il fut envahi d'un sentiment de compassion indicible, non pour lui-même, mais pour cette image peinte de lui-même. Elle avait déjà changé, et changerait davantage. Son or se ternirait, deviendrait gris.

Ses roses rouges et blanches périraient. A chaque péché commis, une tache viendrait souiller et ruiner sa beauté. Mais il ne pécherait pas. Le portrait, altéré ou non, serait pour lui l'emblème visible de sa conscience. Il résisterait à la tentation. [...]

Un sentiment de douleur l'envahit à la pensée de la dégradation qui attendait le beau visage fixé sur la toile. Jadis, dans une parodie puérile de Narcisse, il avait baisé, ou feint de baiser, ces lèvres peintes qui maintenant lui souriaient si cruellement. Combien de matinées avait-il passées devant le portrait, s'émerveillant de sa beauté, devenant, lui semblait-il parfois, presque amoureux de lui ! Se modifierait-il désormais à chaque caprice auquel il céderait ? [...]

Car il y aurait à le scruter un plaisir véritable. Il pourrait suivre son esprit dans ses recoins les plus secrets. Ce portrait serait pour lui le plus magique des miroirs. Comme il lui avait révélé son corps, il lui révélerait son âme. Et quand l'hiver atteindrait le portrait, lui-même se tiendrait encore en ce point où le printemps tressaille au bord de l'été. Quand le sang se serait retiré de ce visage pour n'y laisser qu'un masque de craie blafard aux yeux de plomb, lui-même conserverait tout le charme de l'adolescence. Pas une seule des fleurs de sa beauté ne se fanerait jamais. Pas une seule pulsation de sa vie ne se ralentirait jamais. Comme les dieux des Grecs, il resterait fort, agile et joyeux. Qu'importait ce qui arriverait à l'image en couleurs peinte sur la toile ? Il serait à l'abri. C'était la seule chose qui comptât.

Un sourire aux lèvres, il replaça le paravent à sa place antérieure, devant le portrait, et gagna sa chambre à coucher, où son valet l'attendait déjà.

Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray* – 1889  
Traduction Jean Gattégno – Gallimard – 1992.